

## Danielle Darrieux ou l'éternelle ingénue

Patrick Schupp

---

Number 135-136, September 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50633ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Schupp, P. (1988). Danielle Darrieux ou l'éternelle ingénue. *Séquences*, (135-136), 72–73.

# DANIELLE DARRIEUX

## ou l'éternelle ingénue



**J'aime toutes les femmes**  
[1935]



**Mayerling** [1936]



**Abus de confiance** [1937]



**Battement de coeur**  
[1939]

Née le 1er mai 1917 à Bordeaux, père médecin et mère professeur de chant, appelée « Nouche » par ses filles, et qui distribue les rudiments de la carrière de cantatrice à une flopée de jeunes filles (dont la toute jeune Simone Simon, l'étonnante femme-panthère de *Cat People* de Jacques Tourneur), Danielle apprend ainsi à chanter jusqu'au jour... où, à quatorze ans, elle est engagée pour le rôle principal de la version française du film de Wilhelm Thiele *Le Bal*, tiré d'une nouvelle d'Irène Nemirowski. Aussi bizarre que cela puisse paraître, le metteur en scène Jacques Daroy, qui parla d'elle au producteur, fut forcé d'épeler son nom au téléphone D-a-r-r-i-e-u-x. Choisie finalement parmi de nombreuses candidates, elle remporta un éclatant succès dans son premier film. D'élève de violoncelle au Conservatoire de Bordeaux, la voici donc promue étoile montante du cinéma. Son charme et sa fraîcheur lui font offrir un choix de rôles ravissants: son emploi est celui de la jeune fille frondeuse, pétulante et sentimentale sous le masque de la coquetterie. Un film qu'elle tourne en 1935 pour Léo Joannon résume bien cet aspect de sa personnalité: *Quelle drôle de gosse*. Et tout de suite, elle travaille avec des metteurs en scène dont le nom se répercute dans l'histoire du cinéma: Billy Wilder (*Mauvaise graine*, 1933), Robert Siodmak (*La Crise est finie*, 1934) Curtis Bernhardt (*L'Or dans la rue*, 1935) et surtout Anatole Litvak (*Le Domino vert*, 1935) qui lui offre son premier rôle dramatique où elle est bouleversante (quoique sans métier réel). Litvak l'engage à nouveau deux ans plus tard pour incarner la tendre et fragile Marie Vetsera dans *Mayerling*, aux côtés de Charles Boyer. Le film est un véritable triomphe — mérité, même cinquante ans plus tard, car il résiste victorieusement à l'usure du temps —, et contribue pour une très large part à la reconquête des écrans du monde entier par le cinéma français alors en position plus que difficile. À la suite de *Mayerling*, Danielle Darrieux devient presque du jour au lendemain une vedette internationale: l'année suivante (1937), elle tourne sous la direction d'Henri Decoin *Abus de confiance* où son duo avec Charles Vanel — déjà remarquable — s'inscrit dans un courant « réaliste » de crise, d'incertitude sociale qu'un dénouement ambigu — sous des dehors aimables et à l'eau de rose — rend plus dramatique encore. En 1938, *Katia*, de Maurice Tourneur (passé récemment avec bonheur à la télévision de Radio-Canada) la consacre définitivement auprès du public français. Le film, mélodramatique à souhait, raconte les amours d'une petite pensionnaire de l'Institut Smolny, à Saint-Petersbourg, avec le tsar Alexandre II, en 1865... Elle a épousé Henri Decoin, tourne à Hollywood *La Coqueluche de Paris* (*The Rage of Paris*, Henry Koster, 1937). De retour en France, elle tourne presque sans arrêt, dont *Premier rendez-vous* avec Louis Jourdan sous la direction d'Henri Decoin: la chanson qu'elle y chante deviendra l'un des succès les plus populaires des années d'occupation. Puis c'est une éclipse de trois ans où la femme prend le pas sur l'actrice. Sortant de son exil sentimental (elle se sépare d'Henri Decoin), elle reprend le chemin des studios en 1945 ayant quelque peu perdu sa popularité. Qu'à cela ne tienne, elle a Jean Cocteau dans sa manche (*Ruy Blas*, 1947), Marcel Achard (*Jean de la Lune*, 1948) et surtout Claude Autant-Lara qui a une intuition de génie en l'intégrant dans *Occupe-toi d'Amélie*, d'après Georges Feydeau. Danielle regimpe quatre à quatre la cote d'amour et deviendra l'une des quatre vedettes féminines du cinéma français, aux côtés d'Edwige Feuillère, Michèle Morgan et Micheline Presle.

Au lendemain de la guerre, elle évolue vers des compositions plus nuancées: la jeune épouse infidèle de *La Ronde* (Max Ophüls, 1950),



**Katia** [1938]

la fille en mal de pureté dans *Le Plaisir* (Ophüls, 1952), ensuite, trois films qui vont montrer de façon bouleversante des facettes inédites de son talent: *L'Affaire Cicéron* (Five Fingers), avec James Mason sous la direction de Joseph Mankiewicz, *La Vérité sur Bébé Donge*, avec Jean Gabin, sous la direction d'Henri Decoin qu'elle a retrouvé pour l'occasion, et *Le Bon Dieu sans confession*, de Claude Autant-Lara, tout ça en moins de deux ans. Puis, Max Ophüls la redemande à nouveau, aux côtés de Vittorio de Sica et Charles Boyer, pour *Madame de...*, d'après la nouvelle de Louise de Vilmorin. Jamais Danielle n'a été plus belle, ni plus convaincante, ni plus touchante. Le film est un enchantement souverain, et demeure l'un des plus beaux fleurons de sa couronne de comédienne.

**Le Rouge et le Noir** [1954]



Mais à quoi bon retracer les étapes d'une carrière qui est connue des cinéphiles autant qu'elle est ignorée des amateurs de *Rambo* et des amateurs de films américains « d'action » oeuvrant au tout premier



**Madame de ... [1953]**

degré de « l'entertainment ». Danielle Darrieux est pudique, voire réservée, et ne se confie pas facilement. Les journaux titrent « Le goût de l'imprévu », « L'école d'une coquette » (à propos de son interprétation au théâtre de la *Gigi* de Colette), « La grande demoiselle du théâtre », « J'aime l'acrobatie » et autres qui, s'ils reflètent la réalité de Darrieux comédienne, n'ajoutent rien à la femme. C'est donc dans les interviews qu'il faut traquer ses pensées les plus secrètes, dans la mesure où elle accepte de les livrer: « Je suis une instinctive. J'apprends mon texte en me maquillant ou en descendant sur le plateau. Et une part d'improvisation n'est pas à dédaigner, cela stimule. Vous voulez savoir pourquoi je retourne au théâtre? Parce que je sens que je vais y apprendre quelque chose. Avoir l'impression que l'on débute, c'est merveilleux! »

Et de fait, elle joue autant sur la scène qu'à l'écran: *Faisons un rêve* de Sacha Guitry (avec Robert Lamoureux), *La Robe mauve de Valentine* de Françoise Sagan, *Gigi* de Colette (elle joue avec brio le rôle de la tante qui initie sa nièce à la galanterie), *Folie Douce* avec Jean-Pierre Darras sous la direction d'Yves Robert, et aussi la comédie musicale, puisqu'elle chante si bien: elle remplace au pied levé Katharine Hepburn à Broadway dans *Coco* (en automne 1970), jolie prestation qui lui vaut des critiques formidables et des salles combles. Puis elle crée *The Ambassadors*, de Henry James, à Londres « J'étais, dit-elle, une Française, comme dans *Coco*. Cela me permettait de conserver mon petit accent sans heurter l'oreille. L'action se déroulait en 1900. J'étais une femme élégante, un peu bohème, avec des idées larges, affirmant « qu'il ne faut pas regarder l'heure, mais au contraire apprécier chaque seconde de l'existence ». J'ai ainsi joué et chanté pendant six mois et je me suis beaucoup amusée... Mais revenir à Paris et jouer dans sa langue maternelle, c'est un plaisir encore plus grand... » Elle ne se fait pas d'illusions non plus sur le métier, dont elle parle avec autant de sagesse que d'intelligence: « J'ai la chance, avec beaucoup d'autres, de pouvoir pratiquer le seul métier au monde qui soit possible à tous les âges. La comédie, c'est un privilège. Je m'y lance, aujourd'hui comme hier, sans réfléchir. Ni bouleversée. Ni inquiète. Je n'ai pas la création douloureuse et je ne suis pas habitée par mes rôles. Je me souviens de fous rires répétés en coulisse avant d'entrer sur scène en pleurant: je changeais en une seconde. Je suis tellement heureuse de jouer des rôles qui me plaisent que j'en attends toujours un qui me séduise complètement avant de remonter sur les planches. » Et elle ajoute: « Si on me proposait un rôle à la Magnani, je sauterais de joie au plafond! » Et pourtant... elle dit encore: « C'est vrai, j'ai joué des personnages aussi différents que divers, des meurtrières et des espionnes, des méchantes et des malheureuses, mais on parle de moi comme si j'étais à jamais condamnée à n'être qu'une dame élégante et frivole. Je n'ai aucune prédilection pour ce genre de rôle: c'est le public, je crois, qui aime bien retrouver l'image qu'il a. » Et elle conclut: « Jamais je ne jouerai un personnage qui me ressemble. Quel ennui! Ce que je trouve marrant, c'est d'incarner des femmes qui sont à quarante milles lieues de moi. J'ai toujours joué des femmes élégantes, et jamais un rôle de bonne femme qui vit tout le temps en savates, adore les animaux, la boue, la terre, la campagne, ce qui est mon cas dans la vie! On ne m'a jamais proposé un personnage qui me ressemble. D'ailleurs, pour cela, il faudrait d'abord bien me connaître. »

Danielle Darrieux continue d'avancer dans la vie, immatérielle, d'une jeunesse inquiétante, toujours forte, toujours indéchiffrable. On peut y voir le triomphe d'un métier d'acier ou d'une volonté sans faille, comme on voudra. Mais... ainsi en 1983, Paul Vecchiali lui a offert le premier rôle de son nouveau film. Et Jacques Richard, dans le supplément littéraire du *Figaro*, conclut avec une rare intelligence: « Vecchiali a conduit Mme Darrieux sur les sentiers du sud de la France, du Mourillon. On l'a vue mélanger avec lui hier et avant-hier, et se dresser, hiératique en tailleur bleu marine dans *En haut des marches* (le titre du film présenté au Festival des films du monde). La star apparaissait dans la lumière crue et indiscreète de l'hiver toulonnais et, dans ses yeux, enfin, passait une ombre qui ne devait rien au métier... »

Patrick Schupp



**Le Désordre et la nuit [1958]**



**Marie-Octobre [1959]**



**Une chambre en ville [1982]**



**En haut des marches [1983]**